



GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

n° 17 – janvier 2011

*Variétés et diffusion du français dans
l'espace francophone à travers la
chanson*

Numéro dirigé par Michaël Abecassis et
Gudrun Ledegen

SOMMAIRE

- Michaël Abecassis, Gudrun Ledegen : *Variété et diffusion du français dans l'espace francophone à travers la chanson.*
- Michaël Abecassis : *From sound to music : voices from old Paris.*
- Sofiane Bengoua : *L'usage du français au travers des comptines dans deux zones périurbaines en Algérie.*
- Belkacem Boumedini, Nebia Dadoua Hadria : *Emprunt au français et créativité langagière dans la chanson rap en Algérie : l'exemple de T.O.X., M.B.S et Double Canon.*
- Adeline Nguéfak : *La chanson camerounaise comme lieu d'expression et de construction de nouvelles identités linguistiques.*
- Prisque Barbier : *Place et rôles de la chanson dans la dynamique sociolinguistique ivoirienne.*
- Joëlle Cauville : *La Marseillaise, ses variantes et ses parodies : leçon d'humour à la française !*
- Patricia Gardies, Eléonore Yasri-Labrique : *Mise en portée, mise à portée... utilisations didactiques de la chanson en FLE.*
- Marine Totozani : *Petit niveau cherche chanson... La chanson francophone plurilingue en classe de langue.*
- Amy J. Ransom : *Language choice and code switching in current popular music from Québec.*

Compte-rendu

- Fabienne Leconte : AUGER Nathalie, 2010, *Elèves nouvellement arrivés en France – Réalités et perspectives pratiques en classe*, préface de J-L Chiss, Editions des archives contemporaines, Paris, 152 pages.

PLACE ET ROLES DE LA CHANSON DANS LA DYNAMIQUE SOCIOLINGUISTIQUE IVOIRIENNE

Prisque BARBIER

**Université Paul Valéry, Montpellier
DIPRALANG EA 739**

La Côte d'Ivoire s'est taillé une certaine réputation pour son français. De fait, plusieurs variétés de français coexistent à côté des langues nationales ivoiriennes, et leurs particularités relèvent tout autant de la phonétique, du lexique que de la syntaxe. Les textes des chansons ivoiriennes attestent de cette dynamique du français en Côte d'Ivoire, en s'inspirant de l'environnement aussi bien linguistique que culturel des Ivoiriens. Ce constat amène alors à s'interroger sur la place et les rôles de la chanson ivoirienne, dans la dynamique non seulement linguistique, mais également sociale de la Côte d'Ivoire.

En effet, la chanson, comme fait de société, possède de multiples fonctions (métalinguistique et communicationnelle, artistique, culturelle, sociale, politique, affective), et n'est donc pas un simple moyen de communication ou de transmission d'un message sémantique, mais tout autant une forme d'expression humaine, vecteur et symbole des valeurs d'une génération, d'une communauté ou d'une nation, et support de la représentation de la complexité de notre monde. Certains types de chansons ont même une véritable fonction sociale, spécifiant le positionnement social et rendant visible l'appartenance à une communauté ou à une ethnie, ainsi que la défense de son patrimoine culturel. En effet, bien que la composition des textes d'une chanson soit un acte de création, défini par la recherche d'un équilibre entre la forme et l'expressivité, c'est également un acte qui procure un sentiment de liberté, une forme de confession et de délivrance. Ecrire devient un exutoire, et transmettre un message à travers une chanson devient signe de bienfait et de plénitude. En effet, la chanson est une création d'affects car l'artiste peut donner du sens, offrir une échappatoire, car il touche la sensibilité de l'auditeur, éveille le meilleur de nos sentiments avec la création d'un lien émotionnel. On pourrait qualifier de spectre des attentes la manière dont l'opinion publique réceptionne le message. Il permet les projections, la récupération par chacun, l'appropriation et l'auto-affection. Le compositeur a alors le pouvoir de nous faire rêver ou tout du moins de s'identifier. Certains jeunes aujourd'hui se reconnaissent dans les bouts de vie relatés par les artistes, et on notera aussi que de plus en plus, la chanson est un moyen pour les artistes d'apporter leur soutien et de créer un élan de solidarité face à la détresse de certains. Enfin, aujourd'hui, du fait que la chanson est un support particulièrement influencé par les médias, grâce à l'essor des moyens de communication (radios, télévision, internet), d'écoute et d'enregistrement (radio, chaîne hifi, ordinateur, baladeur mp3), sa place a été renforcée dans nos sociétés. Par conséquent, ces différents aspects contribuent à faire de la chanson une forme de communication universelle, faisant disparaître les frontières géographiques et les barrières linguistiques, puisque touchant individuellement ou en masse,

grâce à ses dimensions artistiques, affectives et émotionnelles. Ainsi, l'étude de la chanson présente de nombreux intérêts pour la sociolinguistique car elle reflète tout autant la dynamique linguistique, que sociale d'une communauté. Sur le plan linguistique, la chanson reflète la manière de parler, le répertoire lexical, d'un groupe social, d'une génération, d'une communauté. La chanson a également une fonction sociale, car elle peut servir d'outil d'expression et de revendication en relatant le quotidien de certains groupes sociaux (jeunes, immigrants, ...) et leurs blessures, en dénonçant la stratification sociale ou la discrimination.

Concernant la chanson ivoirienne, d'Ernesto Djédjé à Magic System en passant par Les Garagistes, Aïcha Koné, Antoinette Konan, Woya, Meipay, Mahawa Traoré les Go..., elle s'est toujours distinguée par l'originalité de ses paroles et la pertinence des messages véhiculés. Ces spécificités ont fait de la Côte d'Ivoire, et d'Abidjan plus particulièrement, la vitrine musicale de l'Afrique de l'Ouest et le carrefour incontournable du show business continental, la chanson ivoirienne étant aujourd'hui une réalité incontournable en Afrique, et ce malgré la crise socio politique qui secoue le pays depuis 2002. Dans les années 60, la Côte d'Ivoire n'avait pourtant aucune place musicale : c'est au début des années 70 qu'elle fut considérée comme une passerelle vers le show business international et qu'elle a vu arriver un flux massif d'artistes africains. Cette situation s'explique par la précarité de la « musique ivoirienne », moins agressive, mais paradoxalement aussi par l'existence de structures de production adaptée aux besoins des artistes. Ainsi, Abidjan a longtemps été un melting-pot musical, où ont longuement séjourné de grands artistes de la sous-région (comme Salif Keïta et Kanté Manfila), mais aussi d'Afrique centrale (le Camerounais Moni Bilé, les Congolais Sam Mangwana et Tshala Muana). Ce contexte a donc abouti à un brassage et a constitué une source d'inspiration pour la jeunesse ivoirienne, qui a connu son essor au début des années 80. La force de ce mouvement musical repose tout d'abord sur la créativité des jeunes qui n'ont pas hésité à aller puiser aux sources traditionnelles, en s'appuyant sur des rythmes comme le Ziglibiti, le Zouglou, le Zogoda et, depuis quelques temps, le Mapuka, ce qui leur a permis de s'ouvrir des brèches originales vers les scènes musicales nationales, puis internationales. Né dans la rue et sur les campus où zonent des étudiants désespérés, enfants perdus d'un « miracle ivoirien » qui n'a débouché que sur un chômage généralisé, le Zouglou est devenu la musique urbaine la plus authentique d'Abidjan. Musicalement, il offre une synthèse souvent intéressante entre polyrythmie de l'Ouest et polyphonie du Centre. La chanson ivoirienne, du fait de la dynamique linguistique et sociale de la Côte d'Ivoire, offre donc un excellent terrain d'étude sociolinguistique. En effet, puisqu'elle s'inspire de l'environnement linguistique des Ivoiriens, elle est le miroir de la variation du français en Côte d'Ivoire, et donne ainsi l'opportunité d'examiner les différentes variétés de français (la variété acrolectale, la variété mésolectale et surtout la variété basilectale) en présence. L'étude de la chanson ivoirienne permet également de dégager les valeurs culturelles et sociales, les aspirations et les frustrations des Ivoiriens.

Cette étude s'intéresse donc à la dynamique du français en Côte d'Ivoire, à travers l'analyse de la place et des fonctions discursives de la chanson, et de sa diffusion par les médias ivoiriens et internationaux. En effet, on se propose d'étudier ici son rôle non seulement dans la dynamique linguistique ivoirienne, mais également en tant que vecteur des valeurs culturelles et en tant que canal d'expression et de revendications identitaires des Ivoiriens. Dans notre première partie, nous décrirons les spécificités de la situation sociolinguistique de la Côte d'Ivoire, en présentant les variations du français, ainsi que les causes de celles-ci, et les caractéristiques des différentes variétés en présence. Dans une deuxième partie, nous rendrons compte tout d'abord de la place de la chanson ivoirienne dans les médias ivoiriens et internationaux, et ensuite de ses fonctions linguistiques et culturelles, grâce à l'analyse du contenu de chansons ivoiriennes, et de sites internationaux y faisant référence.

Dynamique sociolinguistique de la Côte d'Ivoire

Bien que la Côte d'Ivoire soit le creuset de plusieurs langues vernaculaires, à son indépendance en 1960, elle a choisi le français comme langue officielle. Cette langue est, comme beaucoup d'institutions en Côte d'Ivoire, un héritage de la colonisation française introduit historiquement à travers le système scolaire. Cependant, au contact des langues ivoiriennes, elle a subi un processus d'acclimatation par l'apparition et la création de différentes variétés linguistiques.

L'évolution du français en Côte d'Ivoire

Pour résumer la situation du français en Côte d'Ivoire, Duponchel écrit dès 1971 : « En milieu urbain s'est développée, pour les besoins de la communication entre Français et Africains, une variété de français véhiculaire ». Cette langue emploie des mots français (souvent déformés phonétiquement) en leur donnant parfois une valeur sémantique différente de celle qu'ils ont en français et en les combinant selon des schémas syntaxiques propres aux langues africaines. Ce français se présente comme un continuum linguistique qui part du français standard utilisé par les élites, passe par une série de strates où le lexique, puis la syntaxe se trouvent altérés, et s'achève dans l'utilisation des langues africaines. Lafage (1996) décrit, elle, une évolution de la langue selon trois modèles : a) une restructuration interne, indépendante tant de la langue-cible que des diverses langues-sources ; b) une restructuration sur le modèle des langues-sources ; c) une restructuration sur le modèle de la langue-cible.

En outre, Duponchel (1979) remarque que « le français paraît devoir jouer pour l'essentiel en Côte d'Ivoire, le rôle qu'il joue pour un Français de souche », en soulignant toute l'ambiguïté du rôle assigné au français, non seulement canal de diffusion de la Connaissance et de la Culture, mais aussi langue seconde et non pas langue maternelle. En effet, le français doit à la fois permettre la transmission de la totalité de l'expérience vécue, donner accès à l'activité politique et sociale, et exprimer un ensemble de concepts de plus en plus élaborés. Duponchel (1971) constate aussi que malgré son importance, le français, langue officielle, n'est pas senti comme une réalité nationale. En effet, il observe que les Ivoiriens revendiquent « le droit de parler le français à leur manière ». Ainsi, pour lui, « ces faits ... semblent montrer que la langue seconde n'est plus tout à fait sentie comme un corps étranger et intouchable, mais comme une réalité vivante pouvant s'adapter à un contexte socioculturel très spécifique ».

D'ailleurs, pour Simard (1994), « il ne fait aucun doute que le français de Côte d'Ivoire se soit ivoirisé. C'est-à-dire qu'il y a une norme locale, endogène qui y régit maintenant les usages » au point que l'on puisse même parler d'un « français de Côte d'Ivoire ». En effet, le français, parlé en majorité par des personnes peu ou pas scolarisées, s'est vernacularisé, la variété centrale de français pratiquée étant marquée par l'emploi du Français Populaire Ivoirien (FPI), « espèce de sabir franco-ivoirien qui utilise des mots français (phonétiquement déformés) sur des structures syntaxiques des langues ivoiriennes ». Pour lui, ceci s'explique par le fait que la variété centrale de français pratiqué en Côte d'Ivoire, bien que fortement marqué par la norme académique, a aussi pour origine le FPI et la structure des vernaculaires ivoiriens, ainsi que « le mode de conceptualisation propre à une civilisation de l'oralité ». Selon lui, la langue française s'est fondue dans le moule de la société ivoirienne, pour en arriver à « une symbiose entre la langue et la société », et il ajoute qu'on peut même parler de « vernacularisation » du français, car « cette langue est le reflet et l'expression de la société ivoirienne, tant au plan de sa structure sociale qu'à celui de sa façon d'appréhender le monde et d'en rendre compte ». Kouadio (1998) pense même que le français tel qu'il est pratiqué en Côte d'Ivoire s'est tellement particularisé, qu'on peut dire aujourd'hui qu'il est devenu une variété autonome par rapport au français central. Ainsi, il souligne qu'en Côte d'Ivoire

« plusieurs variétés de français coexistent, se concurrençant souvent, s'interpénétrant parfois, correspondant toujours à des besoins et à des situations de communication spécifiques ».

Les particularités lexicales du français de Côte d'Ivoire

Lafage (1988 ; 1996) souligne que le domaine où l'appropriation du français par les Ivoiriens est la plus visible, est le lexique. Cette appropriation est caractérisée par plusieurs traits : elle touche tous les domaines, même les langues de spécialité ; elle est attestée par la coexistence de registres divers, allant du vulgaire, au familier ; elle se manifeste par l'apparition d'argots qui tendent à pénétrer le français ivoirien commun. En 2002, suite à son étude de 1990, Lafage catégorise les trois types principaux de modifications de la lexie qui aboutissent aux changements spécifiques du français en Côte-d'Ivoire.

Les variations de l'usage

En Côte d'Ivoire, le français a subi des variations au niveau de l'usage qui en est habituellement fait en français central :

- La modification de la fréquence : des termes rares ou spécialisés en France relèvent en Côte d'Ivoire du vocabulaire commun comme *pian*, *onchocercose*.
- Le changement de distribution des paronymes : *an* est étendu à des contextes généralement dévolus à *année*, *jour* à *journée*, etc.
- La survivance d'états de langue. Des mots vieillissés ou sortis de l'usage restent localement vivants : *accoutrement* veut dire « vêtement », ou *chanceux* « soumis aux caprices de la chance ».
- La neutralisation de l'opposition des registres : *belle de nuit*, d'euphémisme devient insulte et veut dire « putain », ou un *s'en fout-la mort* est « un risque tout ».
- La modification d'expressions figées : figement rompu par addition d'un élément (*ne pas avoir de gros sou* pour *ne pas avoir le sou*) ; fusion de deux expressions proches (*demandeur la main d'une fille en mariage* au lieu de *demandeur la main d'une jeune fille* ou *demandeur une jeune fille en mariage*) ; suppression d'éléments (*être tiré* pour *être tiré à quatre épingles*) ; substitution d'un élément (*baisser les pieds* pour *baisser les bras*) ; permutation d'éléments (*être les oreilles et les yeux de quelqu'un* pour *être les yeux et les oreilles de quelqu'un*).
- Les modifications graphiques : orthographe fluctuante (*ceinturer* / *cintrer*), ou usuellement erronée (*traper son cœur* pour attraper son cœur qui veut dire « se ressaisir », *accoster* à versus *s'accoter* à, *briquettier* vs *briquetier*).
- Les modifications d'ordre phonétique : *bagas* pour *bagages*, *bandicon* pour *bande de cons* désignant d'ailleurs aussi bien un groupe de plusieurs individus qu'une seule personne, par amalgame sémantique et il y a donc conservation de la prononciation).
- La modification référentielle : *animisme*, *dot*, *masque*, *danse* sont à redéfinir pour coller aux réalités culturelles. Il peut également y avoir distorsion sur la forme du référent (comme le *peigne* qui ne désigne pas forcément le même objet en Côte d'Ivoire et en Europe), ou sur sa fonction (comme le *brasero* qui sert non pas seulement à chauffer du charbon mais aussi à cuire des aliments).

Les variations sémantiques

Le français a également subi des variations au niveau sémantique. En effet, certains mots employés par les Ivoiriens sont bien attestés dans les dictionnaires de référence, sans modification de forme ou de nature grammaticale, mais ont subi localement quelques transformations sémantiques :

- la restriction de sens : *lunettes* désigne généralement les « lunettes de soleil » par opposition aux *verres médicaux*, ou la *piqûre* désigne plus particulièrement celle d'un insecte

et *l'injection* celle d'un infirmier. La *graine* signifie la « noix de palme », et le *charbon* « le charbon de bois ».

- l'extension de sens : *affaires* veut aussi dire « occupations » ou « entreprises » ; *procès* signifie également « disputes », « problèmes » ou « histoires » ; *gâter* est usuellement utilisé pour dire « casser », « abîmer » ou même « en panne » (l'ascenseur est gâté).

- la translation : *goudron* signifie « route goudronnée », *craie* renvoie à la « profession d'enseignant » comme dans l'expression *abandonner la craie*.

- le changement de connotation : *dialecte* veut dire « langue africaine », *affectation* renvoie à « mutation disciplinaire ». La *hyène* est le symbole de la « sottise », le *ventre* est le « siège des sentiments ».

- le changement de dénotation : un *tablier* est « un marchand à l'étalage », un *gros mot* est « un mot ronflant », ou *depuis* signifie « depuis un certain moment du passé jusqu'à maintenant ».

Les variations lexématiques

Le français a aussi subi des variations lexématiques, la néologie pouvant naître de différents processus. Ainsi, elle peut provenir :

- de la modification de la classe grammaticale : *acharnement* devient adverbe, *façon* devient adjectif et veut dire « bizarre » ou adverbe et veut dire « d'une drôle de manière », *moyen* devient verbe et prend le sens de « pouvoir ».

- d'un changement de construction syntaxique. *Préparer* devient intransitif et veut dire « faire la cuisine », *de* suivi de l'infinitif introduit une interrogative : *de sortir ?* veut dire « Est-ce-que je peux sortir ? ».

- de l'abréviation : *DCS* est « un deux chambres-salon », *GVC* est « un groupement à vocation coopérative ». On a aussi : *po* de « policier », ou *palu* de « paludisme ».

- du redoublement : distributif comme *combien combien ?* qui veut dire combien chacun, ou intensificateur comme dans *vrai vrai !* qui veut dire « c'est sûr et certain ! ».

- de la dérivation : *marabout* qui donne *maraboutal*, *maraboutique*, *maraboutier*, *maraboutage*, *maraboutisme*, *démaraboutier*, *démaraboutage*. La dérivation peut parfois être régressive : *compétir* vient de compétition, *carent* de carence, *alphabète* d'analphabète.

- de la composition : *mange-mille* est une « jeune fille intéressée par l'argent », *tais-toi* est un « billet de 10 000 francs CFA », *une France au revoir* est un « véhicule d'occasion venant de France ».

- d'emprunts provenant de langues locales : du dioula *woro woro* (trente trente) qui vient du prix de la course en taxi qui était de 30 francs CFA, et qui désigne un taxi communal ou un véhicule de transport collectif ; de langues africaines comme le haoussa *aboki* (ami) et qui signifie « vendeur à la sauvette » ; de langues européennes comme l'anglais *wax* (tissu africain) qui désigne un « pagne de luxe », ou de l'arabe *maghrib* qui est la quatrième prière de la journée des Musulmans.

- d'hybrides : *bôrô d'enjaillement* qui veut dire « abondance de plaisir », vient du dioula *bôrô* (sac) et de l'anglais *to enjoy* (prendre plaisir) ; *zraman* signifie « fumeur d'herbe » et se construit sur le dioula *zra* (herbe) et l'anglais *man* (homme).

- de calques : de langues mandé *demander la route* signifie « demander l'autorisation de se retirer » ; ou des langues akan *refroidir son cœur* qui veut dire « se calmer ».

Le nouchi

En 1998 (a ; b), Lafage expose quelques-unes de ses observations à propos de l'apparition d'un langage propre aux jeunes Ivoiriens : le nouchi. Elle explique que cette langue métissée,

apparue vers 1980, dans des quartiers périphériques d'Abidjan, s'est rapidement répandue à travers la jeunesse de Côte d'Ivoire, notamment grâce à son utilisation par les chanteurs à la mode. Ainsi, de simple mode, le nouchi serait devenu un emblème pour les jeunes. En se répandant, ce parler se serait précisé, codifié, radicalisé. Pour elle, c'est un argot dont la morphosyntaxe est celle du français, et le lexique d'origines diverses (français, dioula, ...).

Apparition et développement

Kouadio (1990), décrit le nouchi comme une appropriation spécifique du français par les jeunes des banlieues d'Abidjan. Il décrit d'abord les caractéristiques de cette population, jeunes déscolarisés, vivant dans les quartiers populaires de l'ancienne capitale. Considéré au départ comme un dérivé du Français Populaire Ivoirien, le nouchi s'en écarte par :

- l'origine sociologique de ses locuteurs : le FPI est né sur les chantiers, les quartiers et dans les cours communes à Abidjan. A l'origine il était le français des populations analphabètes qui essayaient de s'appropriier le français, langue de prestige social. Le nouchi, lui, a été créé par les jeunes qui ont abandonné l'école avec une connaissance plus ou moins suffisante du français. Très rapidement il est devenu la langue des populations marginales : jeunes délinquants, loubards des quartiers populaires, membres de la pègre ivoirienne et, par la suite, a été récupéré par les étudiants qui y ont trouvé un code secret bien à eux (même si comme le souligne Kouadio, il existe un conflit de compétence entre les loubards et les étudiants, les premiers reprochant aux seconds de parler le nouchi uniquement par dérision).

- sa fonction : le nouchi se veut un *signum* social car les locuteurs du nouchi cherchent à afficher leur appartenance à un groupe, ici le groupe de la petite et de la grande délinquance. Ils veulent surtout faire passer « des messages codifiés à travers un langage secret ». En outre, le nouchi est aujourd'hui en expansion dans le milieu des jeunes (élèves, étudiants) et son vocabulaire tend à se substituer aux mots français dans les conversations entre eux (par exemple la *go* qui signifie « la fille » est utilisé spontanément par plus de 90 % des jeunes abidjanais).

Ainsi, la majorité des utilisateurs du nouchi auraient peu ou prou appris le français, par contre les étudiants en ont une bonne maîtrise, même si comme le rappelle Kouadio (1990), « on ne doit pas perdre de vue que le français parlé en Côte d'Ivoire est un continuum allant de la forme pidginisée en passant par plusieurs variétés, au standard enseigné et utilisé à l'université ».

Les principales caractéristiques du nouchi

Sur le plan grammatical, Ahua (2008), à la suite de Kouadio (1990), décrit les principales caractéristiques du nouchi, afin de rendre compte de son origine, de son fonctionnement lexicologique, de son vocabulaire, ainsi que des conditions de son émergence, des raisons de son extension et de sa pérennisation.

Il observe l'introduction de nouveaux verbes invariables et le non respect de l'accord en genre et en nombre entre le sujet le verbe (par exemple *daba*, qui veut dire manger, ne change pas de forme aux différentes personnes du présent). Concernant la conjugaison, le nouchi recourt aux temps du français, et non aux aspects exprimés dans les langues africaines. Les temps de prédilection relèvent de l'indicatif : le présent, l'imparfait, le passé composé et le plus-que-parfait. Les verbes d'origine française se conjuguent comme en français. Les verbes des autres langues se conjuguent comme en français en recourant à l'auxiliaire du français (j'ai mangé donne *j'ai daba*). L'expression du futur se fait par l'emploi du futur proche : avec le verbe « aller » du français (je vais manger donne *je vais daba*).

Concernant la prononciation, elle est variable et dépend du niveau en français du locuteur. Nombreuses sont les syllabes des mots du nouchi qui subissent une accentuation de la part du locuteur. Cette accentuation n'est pas sans intention, au contraire elle tient lieu de marque de

degré, comme dans les langues africaines, et renforce ainsi la signification des messages. Par exemple : *Ya fohi* veut dire « il n’y a rien », alors que *Ya fohi* accentué sur le *o* signifie « il n’y a vraiment rien à craindre ». A l’instar des accentuations, on constate souvent un phénomène d’aspiration à la finale du mot, jouant également le même rôle de marque de degré. Ainsi, *C’est mon mogo* veut dire « C’est mon ami », alors que *C’est mon mogo* accentué sur le dernier *o* veut prendre le sens de « C’est mon meilleur ami ».

Les procédés de création lexicale observés en nouchi sont : le changement de sens par la métaphore (par exemple *une basilique* désigne « une bouteille de bière d’un litre » du fait de sa grande taille allongée) ; la métonymie (par exemple *Yalan* qui vient du libanais *ya allah* qui veut dire « Ô Dieu ») ; la troncation, qui est un procédé très productif en nouchi (par exemple *mando* qui vient de *commando*) ; divers autres procédés comme la composition (par exemple *kata rambo* qui veut dire « *couteau rambo* ») ; la suffixation (avec *man* comme dans *taximan* qui se construit avec *taxi* et *man* ; ou avec *ais* comme dans *gnolais* qui se construit avec *gnole* (alcool) et qui veut dire « soûlard »). Comme pour le FPI, le vocabulaire du nouchi se nourrit d’emprunts aux langues européennes comme le français (*affaires* signifie « problèmes »), l’anglais (*s’enjayer* qui vient de *enjoy* et veut dire « s’amuser », « aimer ») ou l’espagnol (*coche* qui signifie « voiture ») ; et aux langues ivoiriennes comme le dioula (*mogo* qui veut dire « ami »), le baoulé (*lôgô* qui veut dire « malin »), et le bété (*bagnon* qui signifie « bel homme »).

Les thèmes de prédilection du nouchi sont ceux concernant l’environnement et les soucis quotidiens des jeunes : la violence (*mettre mort* qui veut dire « tuer »), la drogue et l’alcool (*être zebêl* qui veut dire « être ivre »), la prostitution (*finir avec la go* qui veut dire « coucher avec une fille »), la prison avec la police et la justice (*youcaille* qui veut dire « policier »), le vol (*mettre foun* signifie « doubler quelqu’un »), l’argent (*être posé* veut dire « être riche »), la nourriture (*daler, becter* signifie « manger »), et les relations entre amis (*bras droit* veut dire « ami ») ou avec les autres (*casser drap* signifie « déconner »).

Selon Kouadio (2006), le vecteur de la diffusion et de l’extension du nouchi a été sa rencontre avec la musique *zouglou*, phénomène culturel et musical apparu au début des années 90. Le *zouglou* est né dans un environnement sociopolitique en ébullition caractérisé par des grèves d’enseignants, d’étudiants et d’élèves réprimés avec brutalité, des manifestations de rues et des revendications politiques de tous ordres, tout cela dans une atmosphère de fin de règne du président Houphouët. Les affres de la *conjoncture*, la *galère* des étudiants, la *mal vie* et la violence vont constituer les sources principales d’inspiration de ces chansons. Selon Krol (1995), « les thèmes du *zouglou* évoquent les choses de la vie abidjanaise, la rue, ses misères, celles de la vie estudiantine, la prostitution, le SIDA, dans un langage terre à terre, ludique, parfois très cru, avec ce sens poussé de la dérision qui caractérise le caractère ivoirien ». Ainsi, les premiers groupes *zouglou* étaient composés en majorité d’étudiants exclus de l’université, de déscolarisés, de désœuvrés, d’enfants dont certains avaient grandi dans la rue.

Par conséquent, on peut comparer le nouchi dans son fonctionnement actuel à un argot (Lafage, 1991). En effet, son vocabulaire se renouvelle pratiquement au jour le jour, au gré des événements qui rythment la vie sociale en Côte d’Ivoire, et sa syntaxe reste fluctuante. Cependant, il semble régner une intercompréhension entre ses locuteurs, qu’ils soient déscolarisés, élèves ou même étudiants. D’ailleurs Kouadio (1998) souligne que son omniprésence dans l’enceinte de l’école (avec le FPI) inquiète les enseignants car de plus en plus de copies d’élèves sont émaillées de mots nouchi. De plus, le nouchi semble même s’intégrer progressivement dans le vocabulaire du français de tous les Ivoiriens, ce qui fait d’ailleurs dire à Lafage (1991) que le nouchi est une marque d’appropriation du français par les Ivoiriens.

Ploog (2007) résume l'évolution sociolinguistique de la Côte d'Ivoire par une esquisse de la dynamique sociale ivoirienne supposée conditionner la dynamique linguistique ivoirienne :

1) Installation du pouvoir colonial (1893-1933) : premiers contacts en zone côtière (français / langues kwa) suite à l'ouverture d'écoles missionnaires. Les fonctions du français étaient alors à la fois véhiculaires et ultra-minoritaires (liées au culte et à l'administration).

2) Expansion urbaine (1933-1951) : le siège du gouverneur est transféré à Abidjan, ce qui entraîne le développement urbain, et l'intensification des contacts (de 30 ethnies on passe aux groupes kwa c'est-à-dire au dioula avec le français). L'expression en français augmente quantitativement et qualitativement, et sa fonction de langue seconde se développe. C'est dans cette phase que les mécanismes de code-switching (communicatif/palliatif) et les alternances ont pu être caractéristiques.

3) Le miracle ivoirien (1951-1975) : dans un contexte de forte compétition sociale, la population linguistiquement très hétérogène plébiscite le français comme langue de communication interethnique et fait émerger le « Français Populaire Ivoirien » (FPI). Le renouvellement notoire de la population est celui d'une population peu lettrée et avec une forte volonté d'adaptation.

4) Le mirage ivoirien (1975-1985) : les perdants de la compétition urbaine revendiquent leur identité par la création de modalités discursives spécifiques comme le nouchi, à partir des sources structurelles autochtones, dont le FPI est la pièce majeure. La scolarisation ne progresse pas alors que le désenchantement par rapport au modèle gagne du terrain. L'adaptation est contre-carrée par un mouvement de ségrégation. Si le code-switching communicatif a quasiment disparu, le code-switching identitaire se ritualise dans les domaines caractéristiques de l'argot (français/nouchi).

5) Emergence du concept d'Ivoirité (1985-1997) : les pratiques se diversifient tout en restant focalisées sur le français. Le FPI est transmis à la génération suivante et évolue structurellement, et le nouchi est utilisé dans des courants artistiques émergents et fait l'objet de réappropriation par une population plus large, la diffusion du français standard ne progressant pas.

6) Consolidation de l'Ivoirité (depuis 1997) : le nouchi se généralise. La familiarité passive est certainement la réalité la plus répandue du plurilinguisme actuel à Abidjan et en Côte d'Ivoire en général. En effet, tous les locuteurs urbains grandissent avec le français, le FPI et le nouchi, et le plurilinguisme individuel diminue rapidement.

Place et rôles de la chanson ivoirienne

Nous allons à présent étudier la place et les rôles de la chanson ivoirienne. Dans un premier temps, nous rendrons compte de la place qu'elle tient que ce soit au niveau des médias ivoiriens ou des médias internationaux. Dans une seconde partie, nous analyserons ses rôles dans la dynamique tout d'abord linguistique, et ensuite sociale de la Côte d'Ivoire, en tant que reflet et vecteur des valeurs culturelles des Ivoiriens.

La place de la chanson ivoirienne dans les médias ivoiriens et internationaux

La chanson ivoirienne tient une grande place que ce soit dans les médias ivoiriens par l'intermédiaire des concerts et des revues, ou dans les médias internationaux, notamment grâce à des sites ou des blogs spécialisés sur Internet. En effet, la scène musicale ivoirienne voit l'émergence de nombreux groupes et chanteurs qui sont connus non seulement à Abidjan, mais qui se produisent également aux quatre coins de la Côte d'Ivoire. Ainsi, concernant la création nationale, on recense environ 200 artistes ou groupes ivoiriens, dont certains sont très connus mais déjà anciens comme Alpha Blondy ou Tiken Jah Fakoly, et qui sont surtout une

référence dans le style reggae, et d'autres plus récents mais également célèbres comme Magic System.

Ces artistes sont également connus internationalement, et font des tournées mondiales, comme par exemple Alpha Blondy qui se produit du sud de la France à l'Italie à partir du 1er avril 2010 et participe à de nombreuses émissions télévisées ou radiophoniques sur RFI, France Bleu, Africa N° 1... Ces chanteurs ont aussi une forte présence sur Internet, par le biais de sites et de blogs spécialisés dans la musique africaine (africahit.com), et font parler d'eux que ce soit pour rendre compte de leur actualité musicale ou de leur vie privée. Ainsi, grâce aux moyens de communication, notamment Internet, depuis une quinzaine d'années maintenant, la chanson ivoirienne, et par son intermédiaire le nouchi, se sont largement fait connaître et propagés. En effet, aujourd'hui, Internet constitue son meilleur outil de divulgation, non seulement en Afrique, mais également dans le monde entier où par le biais de la chanson, le nouchi est en train de devenir un langage connu et reconnu par tous les francophones.

La chanson ivoirienne : un vecteur de l'identité linguistique et culturelle ivoirienne

Si l'on considère à présent les fonctions de la chanson ivoirienne, on peut observer qu'elle joue un rôle non seulement dans la dynamique linguistique de la Côte d'Ivoire, en rendant compte des variétés de français pratiqués, mais également dans la dynamique sociale, en tant que vecteur des valeurs sociales et culturelles des Ivoiriens, en donnant une place grandissante au FPI et au nouchi.

La chanson ivoirienne : de la dynamique à l'identité linguistique de la Côte d'Ivoire

La Côte d'Ivoire compte environ soixante langues auxquelles est venu s'ajouter le français, et par conséquent les Ivoiriens sont souvent plurilingues. En outre, le contact des langues ivoiriennes et du français a produit plusieurs variétés locales de français. La dynamique des langues en Côte d'Ivoire, et plus particulièrement du français, s'impose à l'observation des titres et textes de chansons ivoiriennes, comme porteur de pratiques sociolinguistiques et légitimant ces pratiques. En effet, les chanteurs ivoiriens utilisent les langues de la Côte d'Ivoire, le français et ses variétés dans leurs chansons, et notamment le FPI et le nouchi, comme le démontrent ces exemples de titres et de textes de chansons ivoiriennes :

- (1) Abidjan y a *drap* [il y a des problèmes] (Alpha Blondy, *Multipartisme, Mediocratie*, 1992)
- (2) C'est dans ma galère que la *go* Antou m'a quitté (...) Et on dit premier *gaou* [imbécile] n'est pas *gaou* oh. C'est deuxième *gaou* qui est *niata* (Magic System, *Premier Gaou*, 2000)
- (3) Si tu veux être mon *mogo* [mon petit ami] (Kaïsha, *Métisse*, 2005)
- (4) On va *s'enjailler* [on va s'amuser] (Papys et Marteau Pilon, *Encore un Gbo*, 2008)
- (5) Y a *fohi* [y a rien] (Tour 2 Garde, *Ya fohi*, 2008)

L'emploi du Français Populaire Ivoirien (FPI) et du nouchi dans les titres et textes de chansons ivoiriennes symbolise la dynamique linguistique de la Côte d'Ivoire. En effet, comme le souligne Lafage (2002), on remarque que les textes des chansons ivoiriennes contiennent pêle-mêle « des traits relevant de l'oralité sans aucune structure uniforme tant dans la morphologie qui passe du FPI au « français ordinaire » que dans le lexique qui puise aussi bien dans le nouchi que dans le lexique courant ». Ainsi, on rencontre à côté d'énoncés en français central, des énoncés considérés aujourd'hui comme du nouchi, et qui proviennent

d'expressions en FPI, comme *Y a drap* ou *Y a fohi*. Actuellement, on peut même dire qu'il y a neutralisation des registres dans les usages ordinaires du FPI ou du nouchi par les Ivoiriens, et les expressions « français ordinaire » ou « français local ivoirien » désignent le résultat de cette fusion.

La dynamique linguistique de la Côte d'Ivoire, et notamment les caractéristiques du nouchi, donne d'ailleurs lieu à de nombreuses descriptions dans les articles consacrés à la chanson ivoirienne :

(6) *Le nouchi : une langue qui, comme le zouglou, est une pure invention des jeunes de la ville. Avec des mots de récupération piochés dans les grands courants linguistiques nationaux auxquels s'ajoutent des emprunts français et anglais, ils réinventent une langue propre à eux. Son vocabulaire se construit aussi à partir d'onomatopées, de métaphores ou de verlan. Il se nourrit également d'actualité et de faits de société. D'où la nécessité, pour définir ou traduire un mot, de ré-expliquer parfois toute l'histoire sous tendant le dit mot ! (Soro Solo, 2003).*

(7) *Prenant le français comme base, le nouchi y ajoute mots et expressions tirés des nombreuses langues parlées à travers la Côte d'Ivoire. "Faut blè-blè", qui signifie "calme-toi", associe français et baoulé, langue d'une des principales ethnies du pays (centre). "Ya fohi" (pas de problème) puise dans le malinké (nord). Quant au néologisme "s'enjailler", il trouve son origine au-delà même des frontières, dans l'anglais "enjoy" (Le matin.com, 2009).*

(8) *Le frottement des langues a toujours produit des langages mélangés, généralement violemment combattus par les puristes, mais aujourd'hui revendiqués comme tels, notamment par les jeunes créateurs (rappeurs, slameurs). (...) Cet idiome est mentionné depuis une trentaine d'années par les habitants d'Abidjan, la capitale économique de la Côte d'Ivoire. Langue de la rue, parlée principalement par les nombreux jeunes nés dans les « glôglô » (les quartiers défavorisés), le nouchi conjugue plusieurs langues africaines de la région, avec le français comme langue de base et l'anglais comme ressource supplémentaire (Matthey, 2010).*

Notre corpus de titres et de textes de chansons ivoiriennes met en relief la dynamique des langues, et notamment du français en Côte d'Ivoire. En effet, il reflète la dynamique linguistique ivoirienne, et démontre le rôle des chanteurs ivoiriens en tant que vecteurs des variétés de français pratiquées par les Ivoiriens, et du nouchi en particulier. En outre, puisque le nouchi, avant d'être le langage des rappeurs et des slameurs ivoiriens, était d'abord celui des voyous, les chanteurs lui permettent également de conserver tout autant son caractère cryptique, en servant de langage codé partagé entre les jeunes et les Ivoiriens, que sa composante ludique, en jouant avec les rythmes et les sonorités des langues utilisées. Par ailleurs, ces énoncés métissés rendent compte d'une construction « conscientisée », de la part des locuteurs ivoiriens, d'une identité linguistique, c'est-à-dire de leur appartenance à un groupe linguistique ou à une communauté dont la langue est l'élément unificateur du groupe, la représentation de ce celui-ci, et leur inclusion dans celui-ci, mais également ce qui les distingue des autres. En effet, l'identité linguistique est avant tout une construction sociale et n'existe que par le biais de la reconnaissance de cette construction.

La chanson ivoirienne : reflet et vecteur de l'identité culturelle de la Côte d'Ivoire

L'étude des textes des chansons ivoiriennes permet aussi d'observer que la chanson ivoirienne joue le rôle de vecteur des valeurs sociales et culturelles des Ivoiriens. On peut ainsi remarquer que les thèmes des chansons ivoiriennes renvoient, comme le souligne

Kouadio (2006), aux thématiques des emplois du nouchi, c'est-à-dire à l'environnement et aux soucis quotidiens des jeunes Ivoiriens, mais également à ceux de la population ivoirienne dans sa globalité. Ainsi, les textes des chansons ivoiriennes font référence à : la violence, la drogue et l'alcool, la prostitution et l'amour, les problèmes avec la justice (la prison, la police, le vol), l'argent, la nourriture, et les relations entre amis ou avec les autres.

Pour illustrer notre propos, voici quelques paroles de chansons du groupe Magic System, et du chanteur Alpha Blondy. Ces quelques extraits, emprunts des différentes variétés de français pratiqués par les Ivoiriens, rendent compte de certaines problématiques propres aux Ivoiriens (l'argent, les rapports aux filles, les problèmes politiques), et réfèrent à des réalités et des lieux connus de ceux-ci.

Magic System : 1^{er} Gaou [stupide] (2000)

- C'est dans ma galère que *la go* [la fille] Antou m'a quitté oh ah
- On été ensemble A la *rue Princesse* [rue connue d'Abidjan] Aux mille *maquis* [restaurant ouvert]
- L'argent est fini Antou a changé de côté
- J'ai fait ma cassette oh on me voit à la télé
- Antou a vu çà elle dit le *gaou* [l'imbécile] a percé Attends je vais partir le *couper*
- Dimanche matin *koko* [onomatopée pour toc-toc] on frappe à ma porte
- J'ai dit chéri *koko* qu'est ce que tu veux manger Sans même hésiter Elle me dit *poulet braisé* [poulet grillé] C'est caïman braisé, je vais te donner *Kedjenou* d'éléphant, tu vas manger
- Je lui ai demandé pardon, elle a accepté à un moment donné, elle a tout *gâté* [gâché]. Elle est quitté dans poulet, elle s'en va dans *aloco* [banane plantain grillée] [elle ne veut plus de poulet elle veut de l'aloco]

Les problématiques de cette chanson sont l'amour lié à celle de l'argent, en s'appuyant sur le français de Côte d'Ivoire et le nouchi, ainsi que sur des réalités ivoiriennes. Ainsi, pour construire son argumentation, le chanteur utilise les mots en nouchi *go* et en Français Populaire Ivoirien *gâté*, *maquis* et l'onomatopée *koko*. Il fait également référence à des réalités ivoiriennes (*poulet braisé*, *Kedjenou*, *aloco*) et les faits se déroulent dans des lieux familiers des Ivoiriens : *la rue Princesse*.

Alpha Blondy : Gban Gban (2007)

- Gban gban* [coup d'Etat] ils ont créé-là, ils vont *prendre drap* [ils vont avoir des problèmes]
- j'ai beau leur parler ces politiciens ne m'écoutent pas
- j'ai beau les avertir, ils n'entendent pas
- et ce qui devait arriver, arriva
- leur soif de pouvoir un jour les perdra
- un jour viendra le peuple se révoltera
- un jour viendra le peuple se lassera

Cette chanson traite des problèmes politiques et sociaux ivoiriens. Elle fait référence aux agissements des politiciens. Le chanteur dénonce, par l'intermédiaire du FPI et du nouchi (*gban*, *gban* et *ils vont prendre drap*), les méfaits des politiciens, et les met en garde contre une révolte du peuple.

Les tendances les plus évidentes de la dynamique sociolinguistique ivoirienne sont déterminées par l'emploi de calques et d'emprunts aux langues locales ou aux langues africaines. A cela, il faut ajouter l'emploi de lexèmes faisant référence à certaines réalités ivoiriennes. On assiste ainsi à l'apparition de nouvelles unités, mots ivoiriens intégrés dans le français central et dont le comportement ne se distingue pas des autres puisqu'il suit les règles morphologiques du français standard. Par conséquent, comme le souligne Gisèle Prignitz (2001 : 811), ce sont surtout « les réalias [qui] émaillent le discours sous forme de particularités lexicales ». En outre, certaines des particularités lexicales mises en relief par ce corpus de textes de chansons ivoiriennes permettent non seulement d'attester de la vitalité linguistique ivoirienne, mais également de la stabilisation de certains lexèmes (*la go*).

Par ailleurs, on peut observer que la chanson ivoirienne joue un rôle dans la construction de l'identité sociale des Ivoiriens. En effet, elle est utilisée par les chanteurs ivoiriens comme moyen d'expression individuelle et collective des valeurs culturelles et sociales des Ivoiriens, jeunes et moins jeunes, vivant non seulement en Côte d'Ivoire et en Afrique, mais aussi dans le reste de monde. Dans cette optique, la chanson ivoirienne en tant que produit culturel peut être présentée comme une construction à travers laquelle les Ivoiriens peuvent se reconnaître et s'exprimer, et par conséquent comme un vecteur puissant d'indépendance et de rébellion. En effet, elle apparaît, aux yeux de certains Ivoiriens, comme un véritable moyen de revendication, et même de lutte sociale, reflet du refus de toute sujétion aux produits culturels de l'ancien colonisateur, comme l'attestent clairement les articles qui suivent :

(9) C'est un refuge pour revendiquer, mais c'est aussi la marque de la volonté de ne pas se laisser mourir. Ceux qui ont créé, ce sont des survivants. Du fait de la société dans laquelle nous vivons, c'est le langage de ceux qui refusent de mourir et osent dire un certain nombre de choses. Le nouchi nous permet, aujourd'hui, de dire des choses que nous ne pourrions pas articuler en bon français, c'est-à-dire de décrire la même réalité en français courant ; ce qu'on trouve grossier et très fort mais en nouchi cela passe. Le nouchi est devenu un peu notre arme, notre tenue de camouflage qui nous permet de passer à travers les mailles de la censure ou de finir avec. (Bakyono, 1999)

(10) Ces jeunes « ambianceurs » déjà populaires dans l'univers étudiantin établirent – presque inconsciemment – une nouvelle identité musicale ivoirienne, résolument urbaine et d'inspiration traditionnelle, le zouglou. (...) Quelle que soit la qualité de la production artistique ou les motivations des uns et des autres, dans cette relation artistes-société civile-pouvoir, on assiste à un jeu complice où chacun utilise l'autre, sur un terrain tapissé de francs CFA visiblement ponctionnés sur la collecte du contribuable. (Zouglou et nouchi, les deux fleurons pervertis de la culture urbaine. (Soro Solo, 2003)

(11) Les Ivoiriens qui vivent ou qui ont vécu hors du pays savent quel grand bonheur il y a de se retrouver entre compatriotes pour « parler Nouchi » ! L'argot ivoirien avec ses couleurs et ses odeurs, fait partie de ces fiertés nationales qui unissent les fils du pays. (Kaffian, 2007)

Conclusion

Le succès à la fois national et international de la chanson ivoirienne reflète tout autant la dynamique des langues en Côte d'Ivoire que celle de la société ivoirienne en général, notamment à travers l'emploi du nouchi. En effet, grâce à l'analyse de quelques textes de chansons ivoiriennes, et de blogs consacrés aux phénomènes musicaux africains, nous avons pu observer que la chanson ivoirienne révèle la dynamique et l'identité linguistique des Ivoiriens, par la création et l'emploi d'une nouvelle langue métissée, le nouchi, aussi bien que

leur dynamique et leur identité sociale, en rendant compte des valeurs culturelles et sociales des Ivoiriens. Dans cette optique, la chanson ivoirienne, à travers les chaînes syntagmatiques que sont les lexèmes et les phénomènes stylistiques, construit un système de relations paradigmatiques, exprimant une identité culturelle ivoirienne. La parole chantée, comme la littérature, devient ainsi un ethos de la production culturelle en Côte d'Ivoire, un lieu où s'exprime avec force et originalité une personnalité culturelle spécifique. Cette parole chantée, plus que la littérature écrite, se veut au cœur des préoccupations quotidiennes de la société ivoirienne dont elle décrit les mœurs, la vie politique et économique. Ainsi, considérer la chanson ivoirienne dans le cadre d'une problématique de l'identité revient à prendre conscience de ce que Diop nomme « les socles linguistiques hypoculturels » (2002 : 78), dont les manifestations les plus tangibles sont le « nouchi » et le Français Populaire Ivoirien.

Par ailleurs, du fait de l'influence des chanteurs à la mode, le nouchi fait désormais partie du patrimoine linguistique et culturel de chaque ivoirien, et n'est plus seulement l'apanage des voyous et des étudiants, mais est dorénavant utilisé par toutes les couches de la population, et même par les journalistes et les hommes politiques, pour paraître branchés et à l'écoute des citoyens. Par conséquent, même si aujourd'hui encore, sa fonction cryptique est toujours prégnante et est souvent invoquée par les « nouchiphones », la base sociale de cette communauté linguistique s'est élargie et le nouchi a acquis une véritable fonction véhiculaire notamment grâce aux médias audiovisuels comme la radio et la télévision, ainsi qu'Internet et les blogs consacrés aux phénomènes musicaux ivoiriens. En outre, d'argot des voyous ivoiriens, le nouchi serait en passe de devenir un moyen d'expression et de revendication identitaire, porteur « d'une certaine critique et emblème contestataire d'une contre-norme », comme l'indique Lafage (2002) et Kouadio (2006), dans lequel toute la communauté ivoirienne et même francophone semblerait se reconnaître dans sa forme et dans ses fonctions. D'ailleurs, Kube (2005) et Kouadio (2006) remarquent, chez un grand nombre de locuteurs ivoiriens, une certaine fierté d'avoir réussi à inventer une façon de parler français bien à eux, comme un parti pris délibéré de refuser de se plier aux diktats de la norme centrale que l'école n'arrive plus ni à reproduire ni à défendre. Ainsi, comme le souligne Kouadio, dans ces conditions, un sociolecte comme le nouchi a son avenir assuré, d'autant plus que, comme nous venons de le voir, il bénéficie de grands moyens de diffusion : les médias, la publicité, les livres et, bien sûr, la ville d'Abidjan elle-même qui reste un puissant centre de diffusion et de légitimation de modes, qu'elles soient artistiques, culturelles ou linguistiques.

Bibliographie

- AHUA M. B., 2008, « Mots, phrases et syntaxe du nouchi », dans *Le Français en Afrique*, n° 23, Université de Nice, Nice, pp. 135-150.
- « L'intellectuel du hip-hop », 27 juillet 1999, entretien de Jean-Servais Bakyono avec Kajeem, <http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=3127>
- DIOP P. S., 2002, « Littératures francophones et hypocultures : pour une lisibilité maximale du texte francophone », dans Janos Riesz et Véronique Porra, *Enseigner la francophonie*, Palabres, Bremen, pp. 69-78.
- DUPONCHEL L., 1971, « Réflexions sur l'enseignement du français en Côte d'Ivoire », dans G. Canu, L. Duponchel & A. Lamy (dirs) *Langues négro-africaines et enseignement du français*, ILA, Abidjan, pp. 18-36.
- DUPONCHEL L., 1979, *Le français en Côte d'Ivoire, au Dahomey et au Togo*, Abidjan, ILA.
- KAFFIAN J., 20 février 2007, « Ce nouchi qui ravage nos écoles », <http://www.rezivoire.net/news/enquete-article/1614/ce-nouchi-qui-ravage-nos-ecoles.html>

- KOUADIO N'GUESSAN J., 1990, « Le nouchi abidjanais, naissance d'un argot ou mode linguistique passagère ? », dans Gouaini E., Thiam, N. (éds), *Des langues et des villes*, Didier Erudition, Paris, pp. 373-383.
- KOUADIO N'GUESSAN J., 1998, *Le français devant une variété autonome de français*, document inédit.
- KOUADIO N'GUESSAN J., 2006, « Le nouchi et les rapports dioula-français », dans *Le Français en Afrique*, n° 21, Université de Nice, Nice, pp. 177-192.
- KUBE S., 2005, *La francophonie vécue en Côte d'Ivoire*, Institut de la francophonie, L'Harmattan, Paris.
- LAFAGE, S., 1988, « Le rôle des médias et des intellectuels dans la transmission, signe d'une appropriation ? », dans *La solidarité entre le français et les langues du Tiers-Monde pour le développement*, CILF, Paris, pp. 98-113.
- LAFAGE, S., 1990, « Métaboles et changement lexical du français en contexte africain », dans *Visage du français, variétés lexicales de l'espace francophone*, Ed. AUPELF-UREF, Paris, pp. 33-46.
- LAFAGE, S., 1991, « L'argot des jeunes Ivoiriens, marque d'appropriation du français ? », *Langue française*, n° 90, Larousse, Paris, pp. 95-105.
- LAFAGE, S., 1996, « La Côte d'Ivoire : Une appropriation nationale du français ? », dans de Robillard D., Beniamino M. (dirs), *Le français dans l'espace francophone, Description linguistique et sociolinguistique de la francophonie*, Tome 2, Honoré Champion, Paris, pp. 577-602
- LAFAGE S., 1998a, « Hybridation et "français des rues" à Abidjan » dans *Alternances codiques et français parlé en Afrique*, Publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence, pp. 279-291.
- LAFAGE S., 1998b, « Le français des rues, une variété avancée du français abidjanais », dans S. PLATIEL, R. KABORE, (eds.), *Les langues d'Afrique Subsaharienne*, Faits de langues n° 11-12, Gap-Paris, p. 134-144.
- LAFAGE S., 2002, *Le lexique français de Côte d'Ivoire, appropriation et créativité*, *Le français en Afrique*, n° 16 et 17, Université de Nice, Nice.
- MATTHEY M., mars 2010, « Hip-hop enjaillement, Le nouchi de Côte d'Ivoire est l'une de ces langues créées par frottement », <http://www.lematin.ch/tendances/societe/hip-hop-enjaillement-249463>
- PLOOG K., 2009, « La socio-indexicalité dans les catégorisations langagières : la dynamique autour du *nouchi* abidjanais », dans de Feral, C. (ed.), *Language naming in Sub-Saharan Africa. / La dénomination des langues en Afrique Sub-Saharienne*, Peeters, Louvain.
- PRIGNITZ G., 2001, « La mise en scène du plurilinguisme dans l'œuvre de Jean-Hubert Bazié », *Cahiers d'études africaines*, n° 163-164, éd. EHESS, Paris, pp. 795-814. Disponible sur Internet : <http://etudesafricaines.revues.org/document122.html>
- SIMARD Y., 1994, « Les français de Côte d'Ivoire », *Langue française* 104, Larousse, Paris, pp. 20-36.
- SORO SOLO, 1er novembre 2003, « Zouglou et nouchi, les deux fleurons pervertis de la culture urbaine », <http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=3110>

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte-Legrand, Robert Fournier, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoît Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Gisèle Prignitz, Georges-Elia Sarfati.

Conseiller scientifique : Jean-Baptiste Marcellesi.

Rédacteur en chef : Clara Mortamet.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Louise Dabène, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffélec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : Salih Akin (Rouen), Jacqueline Billiez (Grenoble), Karine Blanchon (Paris), Joëlle Gardes-Tamine (Paris 4), Jeanne Gonac'h (Rouen), Amélie Hien (Université Laurentienne, Canada), Cristina Johnston (Stirling), Germain Lacasse (Montréal), Emmanuelle Labeau (Aston), Laure Lansari (Reims-Champagne Ardenne), Emilie Née (Paris 3), Ambroise Queffélec (Université de Provence), Gwenn Scheppler (Montréal), Cyril Trimaille (Grenoble).

Laboratoire LiDiFra – Université de Rouen
<http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>

ISSN : 1769-7425